Revue FROG N°4, novembre 2006
Ghislain Mollet-Viéville

JEAN-BAPTISTE FARKAS, IKHÉA©SERVICES

En cette festive période de la FIAC, un consensus nous exhorte à ne voir de l'art que dans les "beaux" objets. Face à cette prise de position propice à une contemplation émerveillée quelque peu réductrice et obsolète, j'aimerais profiter de l'occasion qui m'est offerte d'écrire un article sur Jean-Baptiste Farkas pour rappeler qu'une alternative existe et qu'il est possible de s'y adonner sur le thème de l'art comme "fait social".

Il est aujourd'hui une évidence que l'art doit s'inscrire dans un contexte où les échanges de pensées aident à la mutation de l'œuvre d'art et visent à une redistribution des rôles. Idéalement il faut au préalable passer par un nouveau regard sur le monde, en exclure tout ce qui est artificiel ou superflu, remettre en quelque sorte la réalité sur ses pieds et observer notre société pour ce qu'elle est, avec ce réalisme distancié que l'on trouve dans la formule de Jean Luc Godard : "ce n'est pas une image juste, c'est juste une image".

C'est en partant de cette évidence essentielle que nous pouvons alors nous éloigner de la fétichisation de l'objet d'art et de son assujettissement aux règles institutionnelles. "Les artistes contemporains trouvent leurs modèles théoriques et pratiques en dehors du monde de l'art, empruntant leurs formes et leurs méthodes à d'autres champs de savoir" écrivait si justement Nicolas Bourriaud. Faisons donc comme eux puisque de toute façon nous ne pouvons plus nous satisfaire du bel objet comme règle d'or naturelle de l'art, rentrons dans l'action, refusons d'être des "collectionneurs de potager", optons pour une enquête sur les contours sociaux de l'art et par voie de conséquences portons-nous à la compréhension de la nature humaine et de la communauté qui la régit.

À ce stade, qui s'étonnera alors qu'à force de suivre la création dans ses connexions avec la mode, le design, l'architecture, l'informatique, la communication... mais aussi les jardins, le sport, la fête..., il devienne plus intéressant de s'en tenir à ce qu'est notre société et à ce qu'elle engendre. Nous expérimentons là en direct et sur le terrain, l'impact d'une réflexion que nous ne retrouvons qu'édulcorée dans les recyclages et adaptations diverses opérés par les artistes sous la coupe de l'institution.

Tout cela est une question d'éthique, cette dernière devrait prendre le pas sur l'esthétique. Car le constat objectif de la réalité du monde nous conduit naturellement vers une mobilisation pour de justes causes et à une lucidité que vient mettre en relief un art libéré de l'idée de l'art.

Se pose alors la question de savoir comment un artiste doit réagir devant cette constatation dont lui-même, dépend. La réponse qu'en apporte Jean-Baptiste Farkas avec IKHÉA©SERVICES préconise en priorité l'éviction des objets d'art, seule manière d'aborder ce changement de la nature de l'art dont il ne souhaite plus qu'elle soit élitiste.

Dans son manuel publié par les éditions Zédélé et présenté à la librairie de Florence Loewy, Jean-Baptiste propose une vingtaine de services tout autant salutaires que nuisibles et qui ne relèvent pas d'un art voué au culte de l'art mais d'un art voué au culte de la vie. Il y déploie sa méthode en parsemant ses pages d'idées qui réveillent chez le lecteur des forces de création auxquels les codes sociaux l'ont trop habitué à renoncer. Y sont ainsi regroupés une série de services créés entre 2000 et 2004 avec des modes d'emploi où il s'agira par exemple de "Désobéir".

Dans ce service, le mot d'ordre présenté à l'infinitif, constitue plus une invitation à entrer en réaction contre ce terme qu'à désobéir sur commande. "Réfléchir sur le comment et le pourquoi de sa propre obéissance peut être également une forme de désobéissance si elle tend consciemment vers un gain d'autonomie et nous permet de nous soustraire toujours davantage aux multiples formes de l'autorité". Mais "Désobéir" par sa définition même implique un effet boomerang et plutôt que de générer des actes réellement affranchis de ce qui nous gouverne, va rendre également visible une mise en pratique réfléchie de ce que l'on va pouvoir alternativement s'interdire et s'autoriser à propos d'un même fait.

Dans l'introduction au manuel IKHÉA©SERVICES se trouve résumer les nouvelles syntaxes artistiques proposées par son auteur:

« ... L'art prestataire – tel que je le pratique au travers d'IKHÉA©SERVICES – désire agir sur le réel avant d'agir sur l'art. À l'œuvre marchandise belle et neutralisée, il oppose une méthode de travail à plusieurs, bâtie sur un imprévu radical. Son objectif : …rompre l'enchaînement des actions efficaces. ».

Donc, tout cela ne se fait pas dans l'isolement et en une seule fois. Outre le fait qu'une version améliorée ou modifiée d'un des services déjà écrits dans le manuel, peut-être envisagés par d'autres que son protagoniste, un formulaire concernant la création de nouveaux services est également mis à la disposition du public. L'œuvre d'art n'est plus le monopole de l'artiste. Rien n'est définitivement installé, tout évolue : Jean-Baptiste nous invite à la surenchère, à nous de jouer, pourquoi s'en priver?

Je lui ai donc fait la proposition d'un service qu'il se charge maintenant de diffuser:

Ceinture ! : Pour ne plus être un collectionneur-légume !
AUX COLLECTIONNEURS DE LE RÉALISER

Mode d'emploi : retirer de sa collection les œuvres ayant un cadre, les sculptures portées par un socle, les dessins ou les photos ayant un verre de protection et une jolie marie-louise.
Décrocher les cornières et les spots directionnels qui glorifient l'autonomie de l'œuvre. Éliminer ensuite toutes les œuvres qui ne prennent pas en compte leurs modes de présentation, leurs modalités d'acquisition et l'expérience de leur perception. Ne garder que les œuvres sur lesquelles il est possible d'intervenir au départ pour leur réalisation et ensuite pour leurs actualisations dans l'espace et le temps.

Remarques : l'art tenant moins à la nature conventionnelle de ses objets finis qu'à la façon dont

on va l'inscrire successivement "ailleurs et autrement", le collectionneur pourra décider de ne plus installer d'objets d'art chez lui et attester ainsi, qu'un lieu vide d'objets d'art peut accueillir l'archétype même d'un art qui s'est enfin libéré de l'esprit convenu de l'art. Le but de l'opération : faire sortir le collectionneur de chez lui pour qu'il investisse avec ses œuvres, des contextes architecturaux, sociaux, idéologiques ou psychologiques toujours différents. Une possibilité pour lui de devenir l'artiste de ses propres initiatives.

La suite à donner à mon service comme aux autres, débouchent sur des événements qui sont très aléatoires. Jean-Baptiste souhaite faire déboucher sa pratique non pas sur un art radical mais sur un « imprévu radical ». Et il met cette conception en relation avec la définition universelle de ce qu'est l'expérimentation véritable : un acte dont on ne saurait en aucun cas prévoir les résultats. Il croit à l'expérimentation, pas à la nouveauté.

Voilà pourquoi la notion de « perturbation » joue dans sa pratique un rôle si important. Bousculer un certain ordre arrangé revient à créer un espace (ouvert, vide ou en attente d'être habité ?) que la richesse intérieure de tout un chacun pourra investir.

« La prestation, en art, cherche à commettre de l'art. » ajoute-t-il. Il faut entendre par là qu'elle agit comme une anomalie dans un système dont le fonctionnement semble « aller de soi ». Le « faire » peut devenir le « commettre ». Qu'elle génère un imprévu en s'appuyant sur le hasard ou qu'elle soit résolument conçue comme une opération de sabotage, la prestation ne vaut qu'à partir du moment où elle agit en perturbatrice. Jean-Baptiste emploie des expressions très révélatrices à cet égard, pour lui il s'agit de "conspirer".

À ce propos, il faut insister sur le côté bipolarisé de ces services qui vivent sous deux modalités : Chaque service a son mode d'emploi associé à un ensemble de réalisations qui constitue son vécu. S'il se cantonne à n'être qu'un mode d'emploi, il n'est qu'à la moitié de son existence. C'est pourquoi ils doivent tous être mis un jour à l'épreuve du réel.
Jean-Baptiste les conçoit comme des "passages à l'acte", à la limite j'ai envie de rajouter qu'il en espère quelques-uns qui seront des passages à tabac, mais pour la bonne cause, bien entendu. Chaque personne qui participe à ce projet l'enrichit de sa conception du monde, de ses idées et de son énergie. Ce n'est plus simplement d'un artiste de qualité dont il est question ici mais d'interlocuteurs de qualité, c'est-à-dire capables de franchir le cap du "paraître" et de l'"avoir" vers l'"être".

« De mon point de vue, il y a vie, création de vie, quand l'œuvre est proposée sous forme de potentiel et non de résultat. L'artiste, c'est celui qui soigne son point de départ : il s'adresse à un public désireux de lui prêter main-forte. Sa méthode de travail : les modes d'emplois. Ce parti pris mine le statut d'auteur-créateur-incréé : dans ce type d'art, l'autre aussi doit avoir une part. »

Cependant, malgré la jubilation que suscitent ses services délurés, Jean-Baptiste ne se fait pas trop d'illusion, il ne croit pas que le système des prestations proposées puisse tenir véritablement ses promesses ou faire espérer quelque chose d'extraordinaire dans notre vie quotidienne. Jean-Baptiste est à sa manière un Spinoza-dans-l'art. Il se fait peu d'illusions et ressent la nécessité de faire sagement mûrir son Éthique à lui. Autrement dit si la tendance n'est pas vraiment fébrile

viendra tout de même le jour où Il ne s'agira plus seulement "d'ouvrir l'art au plus grand nombre" comme l'annonce le Palais de Tokyo ou inversement "d'ouvrir le plus grand nombre à l'art" selon le commentaire qu'en a donné André Rouillé dans son éditorial pour Paris-art.com, mais plutôt d'ouvrir l'art et le plus grand nombre, simplement à la vie !

Ghislain Mollet-Viéville, 2006